

—Je ne ferai rien sans vous en prévenir, dit Annette redouvenant pâle et glacée.

—Vos sentiments, ajouta Mariquita, sans paraître blessée dût ton de sa fille, je vous les laisse.

Laissez-moi les miens.

Ainsi, nous arriverons, croyez-moi, à ne pas nous choquer. Il y eut un court silence.

—Je vous raconterai ma vie, reprit la mère, ou du moins, ce qu'il faut que vous en sachiez pour comprendre ma conduite, mes affections et mes haines.

Mais, d'ici là, il y a des points de sécurité personnelle, qui nous intéressent toutes deux, et sur lesquels nous pouvons tomber d'accord, sans aborder les sujets et les considérations... que nous aborderons, une autre fois, quand j'aurai pris une décision définitive, que je n'ai pas prise encore.

Elle soupira, et son visage mobile s'assombrit.

Mais elle secoua la tête.

—Mettons Cuchillo de côté, pour le moment, fit-elle avec une légère hésitation. Il y a près de lui un homme que vous connaissez, puisque vous savez tout : c'est Louis Clermont !

—Oh ! Oui ! interrompit Annette en frissonnant.

—Vous savez quel a été son rôle dans ce drame. C'est lui qui l'a conçu et qui a veillé à son exécution.

Lui, il est capable de tout pour s'assurer l'impunité, et pour fermer les bouches qui pourraient parler, pour supprimer les témoignages menaçants, en supprimant les témoins.

D'ailleurs, il l'a déjà fait.

—Je le sais !

—Quand il apprendra ce qui s'est passé... ce que j'ai fait, et que je regrette, ajouta-t-elle en regardant fixement sa fille, qui détournait les yeux, comme chaque fois qu'un mot lui rappelait la situation de sa mère vis-à-vis de Cuchillo ; quand il apprendra que vous savez la vérité, quand il craindra que vous ne vouliez venger votre père, il aura peur...

La peur le rend féroce, et, pour nous faire taire l'une et l'autre, il a des moyens que vous devinez.

—L'assassinat ! interrompit Annette.

—Oui, mon enfant, peut-être. En tout cas, c'est à prévoir, et cela se comprend.

On ne peut frapper Cuchillo sans le frapper lui-même. Leurs destinées sont unies.

—Par le crime et par l'infamie ! interrompit encore une fois Annette.

—Soit ! fit la Mariquita avec une indifférence hautaine.

Elle l'aimait ainsi, voilà tout !

—Done, reprit-elle nettement, il faut qu'il ignore pour le moment, ce que nous sommes devenues.

Elle lui raconta alors ce qu'elle venait de faire.

—Vous comprenez bien, maintenant, que, pour rien au monde, et quoi que nous décidions, il faut que personne ne sache où nous sommes.

—Vous avez raison, dit Annette, et je ne veux vous faire courir aucun péril.

Cependant...

—Cependant...

—Il y a quelqu'un qui me cherchera, qui sera fou de douleur, s'il apprend mon départ, et que je voudrais calmer... Même à votre point de vue, ce sera plus prudent.

—Qui ça ? demanda la Mariquita.

Mais Mlle de Kandos ne répondit pas à cette question et ajouta seulement :

—Je venais d'écrire à cette personne un mot, un simple mot, lui disant :

« Ne cherchez pas. Je suis en sûreté, vous aurez de mes nouvelles. »

Annette était devenue très-rouge en parlant, et paraissait fort émue.

—Mais, dit-elle encore, comme il s'agit de votre vie, ma mère, je n'enverrai pas cette lettre, si vous le jugez imprudent.

—N'y dites-vous rien d'autre ?

—Rien qui puisse vous compromettre, non, répondit Mlle de Kandos, sans répondre, encore cette fois, tout à fait, à la question posée par sa mère.

Mariquita comprit la nuance.

—Vous n'y parlez pas de moi ?

—Non !

—Vous n'y donnez pas votre adresse ?

—Non !

—Alors, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous envoyiez cette lettre, pourvu qu'elle soit mise à la poste à Paris... et j'en fais mon affaire...

—Merci ! fit Annette avec soulagement.

—Donnez-la moi !

—La voici.

Mariquita lut l'adresse : « Mons. Gaston Lapierte, rue des Trois Couronnes. »

—Ah ! fit-elle avec surprise.

—Vous le connaissez ? s'écria Annette.

—Parbleu ! Le fils de Louis Clermont.

—Comment savez vous ?...

Mariquita la regardait.

Elle eut un sursaut.

—C'est votre amoureux ! fit-elle lentement.

—Non, ma mère, répliqua Annette fièrement, après avoir un instant réfléchi, c'est mon fiancé.

XII

OU L'ON VOIT, UNE FOIS DE PLUS, QUE L'ON A QUELQUEFOIS BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOIT

Il est temps de revenir chez Mme Lapierte, que nous avons laissée au moment où, sous la menace de mort de son mari, elle avait ouvert à Jeanne de Léon, à la « petite duchesse », à la femme de Cuchillo, en un mot, ou, si on le préfère, de Jean Pruneau, seul nom qu'elle eût légalement le droit de porter.

Mme Clermont, plus morte que vive, tremblant, non pour elle, qui eût donné volontiers sa vie, trop misérable pour qu'elle y fût beaucoup, mais pour son fils et pour celle qu'elle regardait toujours comme la vraie duchesse de Kandos, — Mme Clermont, disons-nous, avait introduit la visiteuse dans la grande pièce, où elle venait de recevoir son mari, quelques instants auparavant.

Pour tout au monde, elle eût voulu prévenir Jeanne, par un mot ou par un signe, lui faire comprendre qu'elles n'étaient pas seules.

Eile n'osa pas.

Elle se doutait bien qu'il était là, derrière la porte, aux aguets, et elle le connaissait trop pour risquer de l'exaspérer.

Son idée fixe, au fond, était de renvoyer la duchesse le plus tôt possible, avant le retour de son fils, redoutant ce qui pourrait se passer, si Gaston se rencontrait avec Louis Clermont, dans les circonstances actuelles.

Une fois dans la chambre, la duchesse se laissa tomber sur